

Arwad de Samer Najari et Dominique Chila

Robert Daudelin

Numéro 165, décembre 2013, janvier 2014

Les 50 ans de l'art vidéo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu


Daudelin, R. (2013). Compte rendu de [*Arwad* de Samer Najari et Dominique Chila]. *24 images*, (165), 61–61.

normal), mais la voiture rouge de la veille est là, c'est celle d'Éric; comme une tache, elle marque une absence, le noyé. Franck, quant à lui, demeure inexplicablement amoureux de Michel. Son comportement est équivoque, il mentira même à l'inspecteur qui enquête sur l'assassinat d'Éric.

Ce qui se présente au départ comme une ode à l'hédonisme s'est transformé: le tragique s'est faufilé dans l'insouciance, le farniente, le plaisir physique. Le petit théâtre de l'utopie amoureuse, auquel on aurait pu s'attendre, est frappé d'une malédiction. Les corps désirants, la liberté amoureuse, les rapports sexuels ne font plus partie d'une phratrie fouriériste. La pulsion de mort a déteint sur la pulsion du plaisir, le fantasme a fait place au réel, qui se montrera cruel: deux meurtres suivront. Comme le soleil qui doit faire place au crépuscule et à la nuit, le principe fédérateur de la

communauté réunie sur la plage qu'est le plaisir s'est mué en prédation. Pourtant rien n'y paraît. Seuls, nous, spectateurs, le constatons: par sa mise en scène, le réalisateur nous a placés au centre de la fiction.

Mais comme toujours chez Guiraudie, rien n'est lourd, pessimiste, encore moins explicatif, voire prêcheur (voyez ce qui arrive aux homosexuels de ce monde). Pas de surplomb chez lui. Son regard n'est pas élitaire: du gars svelte au ventripotent, tout le monde est mis sur un pied d'égalité, personne n'est méprisé. S'il existe un côté fouriériste au récit, c'est dans le regard bienveillant et démocratique du cinéaste – qui n'est pas pour autant dupe: pas de naïveté ici, le monde idéal n'existe pas. Ce regard est neuf et permet aux spectateurs de voir des hommes nus s'aimer sans qu'ils soient appelés au voyeurisme. Un regard qui se révèle intègre dans l'affirmation d'une mise

en scène simple, épurée, avec sa construction temporelle qui donne une unité au récit, avec ses touches d'humour qui participent de cette générosité du regard en suspendant tout jugement ou toute condamnation, avec cette manière de «désérotiser» les corps (la grande tentation du cinéma) en les rendant triviaux, communs. Et si, comme chez Hitchcock (on n'a pas cessé de penser à ce cinéaste tout au long du film), une ambiguïté est maintenue – qui donne un prétexte réaliste à un dispositif formel presque abstrait (rien n'existe hors de la plage) –, elle rend valables les partis pris narratifs et acceptables les personnages. Elle rend tout jouissif. 

* Je reprends ici le titre d'un livre de poésie de Roger Des Roches publié en 1987.

France, 2013. Ré et scé.: Alain Guiraudie. Ph.: Claire Mathon. Mont.: Jean-Christophe Hym. Int.: Pierre Deladonchamps, Christophe Paou, Patrick d'Assuncao, Jérôme Chappatte, Mathieu Vervisch. 97 minutes. Dist.: Axia Films.

Arwad de Samer Najari et Dominique Chila

Auteur de plusieurs courts métrages – dont un très réussi *Le petit oiseau va sortir* (2006) que les lecteurs de *24 images* ont pu découvrir sur le DVD accompagnant le numéro 131 – Samer Najari aborde son premier long métrage (avec la complicité de Dominique Chila à la réalisation) avec un sujet aussi ambitieux qu'exigeant. Peut-être justement la barre était-elle un peu trop haute pour que ce projet éminemment sympathique ne soit totalement réussi. Si les cinéastes parviennent assez bien à créer des atmosphères (l'arrivée dans l'île syrienne, le réveillon dans la famille montréalaise), l'entreprise est moins convaincante quand ils abordent le vrai sujet de leur film. Ce choc des cultures, cette problématique de la difficulté à s'intégrer, manque de nerf et le propos, dont nous ne remettons pas en question la pertinence, s'incarne plus dans les silences des protagonistes du triangle amoureux, comme dans les regards de la fille aînée, que dans la trame dramatique du film. Et le spectateur se retrouve dans cette drôle de position où il semble attendre, avec les cinéastes, que quelque chose se passe... Et la métaphore de la baignade nocturne et de la noyade qui s'ensuit ne rattrape pas l'affaire.



Le personnage de la mère, mémoire presque éteinte du pays d'origine et d'une époque révolue, ne suffit pas non plus à compléter le personnage trop grossièrement esquissé du fils qui transporte son île avec lui. Cet Ali mal adapté, prisonnier de ses silences, plus mou que gentil, nous choque plus qu'il ne nous trouble, les cinéastes lui opposant de surcroît une femme forte, son épouse Gabrielle, qui elle, fait face, affronte, se révolte, et toujours choisit la vie. Ce beau

personnage de femme, magistralement interprété par Julie McClemens, est assurément l'un des bons points de ce premier film et une raison suffisante pour attendre avec curiosité et attention la prochaine réalisation des cinéastes. – **Robert Daudelin**

Québec, 2013. Ré.: Samer Najari, Dominique Chila. Scé.: Samer Najari. Ph.: Pierre Mignot. Mont.: Mathieu Bouchard-Malo. Mus.: Robert Marcel Lepage, Radwan Ghazi Moumneh. Int.: Fanny Mallette, Julie McClemens, Ramzi Choukair. 105 minutes. Dist.: FunFilms.